conserve toujours son caractère d'originalité et trouve ses plus vifs plaisirs dans des vertus excentriques. »

Tout entier au récit de M. Burchell, je ne m'étais point aperçu qu'en cheminant nous avions dépassé la petite troupe, lorsque, aux cris de ma famille, effrayé, je tournai la tête et je vis, au milieu d'un courant rapide, ma fille cadette tombée de cheval et emportée par le torrent : deux fois elle avait disparu et je ne pouvais arriver à temps pour la secourir. Mon émotion était trop violente pour me permettre de chercher à la sauver : elle eût infailliblement péri, si mon compagnon, voyant le danger, n'eût à l'instant plongé pour la saisir, et ne l'eût, à grand'peine, mise en sûreté sur la rive opposée. En prenant le courant un peu plus haut, le reste de la famille le passa sans accident, et nous pûmes joindre nos remerciements à ceux de ma fille. Sa reconnaissance peut plus aisément se deviner que se décrire : elle remerciait son sauveur, plus par le regard que par la parole, et restait appuyée sur son bras, comme si elle voulait encore être secourue. Ma femme, de son côté, espérait avoir, un jour, le plaisir de payer ce service chez elle.

Après nous être reposés dans l'auberge la plus voisine, après avoir dîné ensemble, comme M. Burchell allait d'un autre côté que nous, il prit congé, et nous continuâmes notre route, ma femme faisant la remarque, quand il fut parti, qu'il lui plaisait extrêmement, et déclarant que, si sa naissance et sa fortune lui permettaient d'entrer dans une famille comme la nôtre, elle ne connaissait pas d'homme pour lequel elle fût



plus vite décidée. Je ne pus m'empêcher de sourire en lui entendant tenir un pareil langage, dans une si triste position. Montrer ainsi, sous le coup de la misère, les exigences de la plus insultante prospérité, c'est peut-être prêter à rire aux méchants : mais, pour moi, je n'ai jamais vu grand mal à ces innocentes illusions qui tendent à nous rendre plus heureux.

## CHAPITRE IV.

La plus humble fortune peut donner le bonheur, qui tient, non à la position, mais au caractère.

Le lieu de notre retraite n'avait qu'un petit nombre de voisins, tous fermiers, qui faisaient valoir leurs propres terres, étrangers également à l'opulence et à la pauvreté. Trouvant chez eux tout ce qui est nécessaire à la vie, ils allaient rarement demander aux villes et aux cités le superflu. Loin des mœurs polies, ils conservaient encore la simplicité des mœurs primitives, et, sobres par habitude, ils ne se doutaient guère que la tempérance fût une vertu. Ils travaillaient gaiement, les jours ouvrables, mais ils chômaient les fêtes comme des intervalles de repos et de plaisir. Ils entonnaient le *carol* de Noël, ils envoyaient de véritables lacs-d'amour, le matin de la Saint-Valentin, mangeaient des crêpes au carnaval, faisaient de l'esprit au premier avril, et cassaient religieusement des noix, la veille de la Saint-Michel.

Informé de notre arrivée, tout le voisinage s'était mis en marche pour recevoir son ministre, vêtu de ses plus beaux habits, flûte et tambourin en tête : un repas avait été préparé pour notre bienvenue; nous y prîmes gaiement place, et ce qui manquait en esprit à la conversation, le rire le suppléa.

Notre petite habitation était située au pied d'une colline en pente douce, abritée par un bois magnifique : devant murmurait un ruisseau ; sur l'un des bords, une prairie ; sur l'autre, une pelouse. La ferme consistait en vingt acres, à peu près, d'excellente terre, pour lesquels j'avais donné à mon prédécesseur un pot-de-vin de cent livres sterling. Rien de plus propre que mon petit enclos : les ormes, les haies vives formaient un coup d'œil d'une beauté dont rien ne peut donner l'idée. Ma maison, à un seul étage, était couverte en chaume ; ce qui lui donnait un air de calme et de recueillement. Les murailles, à l'intérieur, avaient reçu une couche d'une blancheur éclatante : mes filles se chargèrent de les décorer de tableaux de leur composition. La même pièce nous servait de salon et de cuisine : elle n'en était que plus chaude. D'ailleurs, comme on la tenait toujours avec la dernière propreté, comme les plats, les assiettes, les cuivres, bien écurés, étaient disposés en brillantes rangées sur des tablettes, l'œil s'y reposait agréablement et ne demandait pas un ameublement plus riche. Il y avait trois autres chambres; une pour ma femme et pour moi, une seconde pour mes deux filles, sous notre clef, la troisième, à deux lits, pour le reste des enfants.



Voici comment était réglée la petite république à laquelle je donnais des lois. Au lever du soleil, nous nous réunissions tous dans la pièce commune, où le feu avait été d'avance allumé par la servante. Après nous être mutuellement embrassés, avec le cérémonial convenable (car j'ai toujours cru devoir conserver quelques formes, toutes machinales, de politesse, sans lesquelles le laisser aller finit par détruire l'affection), nous nous mettions tous à genoux pour remercier l'Être qui nous accordait encore un jour.

Ce devoir rempli, mon fils et moi nous allions reprendre nos travaux habituels du dehors, pendant que ma femme et mes filles s'occupaient du déjeuner, toujours prêt à une heure fixe : j'accordais une demi-heure pour ce repas, une heure pour le dîner; c'était un moment d'innocente récréation pour ma femme et mes filles, de discussions philosophiques pour mon fils et moi.

Toujours levés avant le soleil, nous ne prolongions jamais nos travaux après son coucher : nous retournions au logis où la famille nous attendait, où, pour nous recevoir, il y avait toujours des visages riants, un brillant foyer et un bon feu. Nous n'étions pas tout à fait sans société : de temps à autre, le fermier Flamborough, voisin quelque peu causeur, et, parfois, le joueur de flûte aveugle, nous faisaient leur visite et venaient tâter de notre vin de groseilles, pour la confection duquel nous n'avions perdu ni notre recette ni notre réputation. Ces braves gens avaient plusieurs moyens de nous faire bonne compagnie : l'un jouait

de son instrument ; l'autre nous chantait une touchante ballade, *Le dernier bonsoir de Johny Armstrong*, ou *La cruauté de Barbara Allen*. La soirée se terminait comme avait commencé la matinée : mes deux plus jeunes fils étaient chargés de lire la *leçon* du jour, et celui qui avait lu le plus haut, le plus distinctement, le mieux, devait avoir, le dimanche, un demi-*penny* à mettre dans le tronc des pauvres.

Quand venait le dimanche, oh! c'était jour de grande toilette : toutes mes lois somptuaires n'y pouvaient rien. J'avais eu beau me figurer que mes prônes contre l'orgueil avaient fait justice de la vanité de mes filles, je les trouvais toujours secrètement attachées à toutes leurs parures d'autrefois : elles aimaient toujours les dentelles, les rubans, les verroteries et le marly : ma femme elle-même conservait une vieille passion pour son *poult-de-soie* cramoisi, parce qu'il m'était jadis arrivé de lui dire qu'il lui allait bien.

Le premier dimanche, plus particulièrement, leur mise me mortifia. Le samedi soir, j'avais prié mes filles d'être prêtes de bonne heure le lendemain ; car j'ai toujours aimé à être à l'église un peu avant le reste de l'assemblée. Je fus ponctuellement obéi : mais, au moment où, dans la matinée, nous allions nous réunir pour le déjeuner, je vis descendre ma femme et mes filles dans tout l'éclat de leur toilette passée, les cheveux luisants de pommade, des mouches sur la figure, leur queue relevée derrière elles en un gros paquet, et faisant *frou frou* à chaque mouvement. Je ne pus m'empêcher de rire de leur vanité, surtout de celle de ma



femme, dont j'attendais plus de tact. Le moment était décisif; mon unique ressource fut de donner, d'un air d'importance à mon fils, l'ordre de demander notre carrosse. Mes filles étaient toutes surprises : je répétai mon ordre plus solennellement encore que la première fois. « A coup sûr, mon cher, me dit ma femme, vous plaisantez : nous pouvons parfaitement bien aller à pied : nous n'avons pas besoin de carrosse pour nous conduire maintenant. » — «Vous vous trompez, chère enfant, repris-je : nous avons besoin d'un carrosse ; car si nous allons à pied à l'église dans cet attirail, les petits enfants de la paroisse vont nous huer ! » — «Mon Dieu ! répliqua ma femme, je m'étais toujours imaginé que mon bon Charles était bien aise de voir à ses enfants, quand ils sont avec lui, une mise propre et soignée ! » — Propres ! dis-je en l'interrompant !... oh ! vous pouvez l'être autant qu'il vous plaira ; je ne vous en aimerai que mieux : mais tout ceci n'est pas de la propreté, c'est de la friperie !... Ces manchettes, ces crevés, ces mouches, ne serviront qu'à nous faire haïr des femmes de tous nos voisins. Non, mes enfants, continuai-je d'un ton plus grave, la coupe de ces robes peut être remplacée par quelque chose de plus simple, tout ce luxe de toilette ne nous sied point à nous qui ne pouvons plus faire les frais d'une mise décente. Je ne crois pas que ces falbalas, ces volants conviennent même aux riches, si nous réfléchissons que, à un compte bien modéré, la nudité du pauvre pourrait être couverte avec les fanfreluches des riches. »

Cette remontrance eut son effet : elles allèrent à l'instant, d'un air très-tranquille, changer de robes, et le lendemain j'eus la satisfaction de voir mes filles, occupées, d'elles-mêmes, à faire, de leurs queues, des vestes du dimanche à Dick et à Bill, les deux marmots : et, ce qui était plus satisfaisant encore, les robes semblaient avoir gagné à cette petite réforme.

## CHAPITRE V.

Une nouvelle et grande connaissance. Ce dont nous attendons le plus nous devient, généralement, le plus fatal.

A peu de distance de la maison, mon prédécesseur avait construit un banc ombragé par une haie d'aubépine et de chèvrefeuille. C'était là, quand le temps était beau et notre tâche finie de bonne heure, que nous avions l'habitude de nous asseoir tous ensemble pour jouir, dans le calme de la soirée, d'un paysage à perte de vue. Là aussi nous prenions le thé, devenu pour nous, désormais, un repas extraordinaire : et, comme ce repas venait rarement, il répandait une joie nouvelle ; car on mettait toujours aux préparatifs une certaine dose d'importance et de cérémonie. Ces jours-là, les deux marmots nous faisaient régulièrement la lecture, et on les servait très-exactement, quand nous avions fini. Quelquefois, pour varier nos plaisirs, mes filles chantaient en s'accompagnant de la guitare, et, pendant leur petit concert, ma femme et moi nous descendions la pente du coteau émaillé de



campanules et de bluets, pour causer, avec délices, de nos enfants, et pour jouir de la brise dont le souffle nous apportait, à la fois, la santé et l'harmonie.

De cette façon, nous commencions à trouver que toute position, dans la vie, peut avoir ses jouissances particulières : si chaque matinée nous réveillait pour la reprise de nos travaux, chaque soirée nous en dédommageait par un gai loisir.

Vers le commencement de l'automne, un jour de fête (j'observais toutes les fêtes comme d'utiles intervalles de repos), j'avais conduit ma famille au lieu habituel de nos récréations, et nos jeunes musiciennes avaient commencé leur concert accoutumé, nous étions fort attentifs... Soudain un cerf bondit brusquement, à vingt pas environ du banc où nous étions assis : il était haletant et semblait serré de près par les chasseurs. Nous n'avions eu qu'un instant pour songer à la détresse de ce pauvre animal, quand nous vîmes, à quelque distance, les chiens et les piqueurs accourant sur sa piste et empaumant sa voie. J'allais, sur-le-champ, rentrer avec ma famille ; mais la curiosité, la surprise ou un motif plus caché, retinrent ma femme et mes filles. Le chasseur qui galopait en tête passa près de nous très-rapidement, suivi de quatre ou cinq personnes qui semblaient aussi pressées que lui : puis un jeune *gentleman*, de meilleur mine que le reste, survint, nous regarda un moment, s'arrêta court au lieu de rejoindre la chasse, et, donnant son cheval à un domestique qui suivait, s'approcha de nous avec cet air d'aisance que donne la supériorité. Sans pa-

raître tenir à se faire annoncer, il alla tout droit à mes filles pour les embrasser, en homme qui comptait sur un favorable accueil. Mais de bonne heure elles avaient appris à déconcerter, d'un regard, la présomption. Sur ce, il nous apprit qu'il avait nom Thornhill, qu'il était propriétaire de la terre dont nous étions entourés à une assez grande distance : il s'avança de nouveau pour embrasser la partie féminine de la famille, et telle est la magie de la fortune et d'un bel habit, qu'il n'éprouva pas un second refus.

Son abord, quoique avantageux, était d'ailleurs bienveillant : nous ne tardâmes pas à être plus à notre aise, et, apercevant la guitare sur le gazon, il pria qu'on lui fît l'honneur de lui chanter quoi que ce fût. Je ne me souciais point d'une connaissance si disproportionnée, et, d'un signe de tête, j'essayai de prévenir le consentement de mes filles ; mais un autre signe de la mère neutralisa le mien, et, d'un air tout ravi, elles nous chantèrent une romance de Dryden, leur morceau favori. M. Thornhill parut fort content du choix et de l'exécution : il prit lui-même la guitare, et en joua très-médiocrement. Toutefois, ma fille aînée lui rendit avec usure ses applaudissements. » Vos notes, lui dit-elle, sont plus pleines même que celles de mon maître ! » Il s'inclina ; elle répondit par une révérence : il vanta son goût ; elle loua son sens exquis. Au bout d'un siècle ils n'eussent pas été meilleurs amis. La pauvre mère, aussi heureuse que sa fille, supplia le jeune *gentleman* d'entrer, d'accepter un verre de son vin de groseilles. Toute la famille s'empressait à lui



plaire : mes filles cherchaient à l'entretenir de tout ce qui leur semblait le plus moderne. Moïse, au contraire, lui fit sur les anciens une ou deux questions qui lui valurent le plaisir de voir tout le monde lui rire au nez. Mes deux marmots, non moins affairés, s'accrochaient très-tendrement à l'étranger. Tous mes efforts ne pouvaient empêcher leurs petits doigts sales de toucher et de ternir les galons de son habit, et de soulever les pattes de ses poches pour voir ce qu'il y avait dedans. Sur le soir, il prit congé, mais après avoir demandé la permission de revenir : elle lui fut accordée sans peine : il était notre propriétaire !

Dès qu'il fut parti, ma femme tint conseil sur les événements de la journée. Son avis fut que c'était un hasard très-heureux ; car des choses bien plus étranges avaient fini par tourner à bien. Elle espérait revoir le jour où nous pourrions lever la tête aussi haut que les plus huppés : conclusion... si les deux miss Wrincklers épousaient de magnifiques fortunes, elle ne voyait pas pourquoi ses enfants, à elle, ne trouveraient rien !... — « Ni moi non plus, répondis-je (car ce dernier trait était pour moi) : comme, à la loterie, je ne vois pas pourquoi, quand M. Simkins vient de gagner le lot de dix mille livres sterling, nous sommes, nous, restés là avec un billet blanc. — « Charles, reprit ma femme, oh ! voilà bien votre habitude de nous taquiner, mes filles et moi, quand nous sommes de bonne humeur. Sophie, dis-moi, ma chère, que penses-tu de notre nouvelle visite ? Ne lui trouves-tu pas l'air d'un excellent homme ? » — « Excellent ! oh ! oui, maman.

Selon moi, il a toujours mille choses à dire sur quoi que ce soit : jamais d'embarras; plus le sujet est frivole, plus il trouve à dire ; et, ce qui vaut mieux, il est fort bien ! » — « Oui, ajouta Olivia, assez bien pour un homme ! mais, quant à moi, il ne me revient pas : quelle impudence ! quelle familiarité ! et puis, sur la guitare, il est à faire mal ! » Ces deux jugements, je les retournai : ils m'apprenaient que, intérieurement, le jeune *squire* déplaisait à Sophie, autant que, en secret, Olivia avait de goût pour lui. — « Quelles que soient vos idées sur M. Thornhill, mes enfants, pour être franc, il ne m'a pas prévenu en sa faveur. Les amitiés disproportionnées finissent toujours par le dégoût. J'ai bien remarqué que, avec toute sa bienveillance, il avait l'air de parfaitement sentir la distance qu'il y a entre nous. Prenons des amis de notre rang. Rien de plus méprisable qu'un coureur de dot : pourquoi les coureuses de dot ne le seraient-elles pas également ? Ainsi, mettons les choses au mieux ! Si les intentions de M. Thornhill sont honnêtes, on nous méprisera : si elles ne le sont pas !... je frémis seulement d'y penser. Il est bien vrai que je suis sans inquiétude sur la conduite de mes enfants; mais sur son caractère, à lui... » Je fus interrompu par un domestique du *squire* qui, avec ses compliments, nous envoyait un quartier de venaison et la promesse de nous demander à dîner dans quelques jours. Ce présent, venu si à point, fut, en sa faveur, un plaidoyer trop éloquent pour que tout ce que j'avais à dire pût en détruire l'effet : je me tus donc; c'était assez d'avoir à



temps signalé le danger; je laissais à la sagesse de ma famille de soin de l'éviter. Vertu qui a besoin d'être toujours gardée ne vaut pas la sentinelle.

## CHAPITRE VI.

### Le bonheur du coin du feu à la campagne.

Notre explication avait été un peu chaude : pour tout arranger, on convint, à l'unanimité, qu'une partie de la venaison ferait les frais du souper, et mes filles se mirent gaiement à l'œuvre. « Je suis désolé, fis-je, que pas un voisin ou un étranger ne soit là pour prendre sa part d'un si friand morceau. L'hospitalité double le charme de pareille fête ! » — « Dieu soit béni ! s'écria ma femme, voici mon bon ami M. Burchell, qui a sauvé Sophie, et vous a si joliment battu sur tous les points ! » — « Battu, mon enfant, vous faites erreur, ma chère ; peu de gens me paraissent capables de me battre. Je ne conteste jamais votre talent pour le pâté d'oie : laissez-moi, de grâce, la discussion ! » Comme j'achevais, le pauvre M. Burchell entra : c'était le bienvenu ! toute la famille lui serra cordialement la main, tandis que le petit Dick lui approchait officieusement un siége.

L'amitié de ce pauvre homme m'était chère pour deux raisons : je savais qu'il avait besoin de la mienne; je le savais dévoué autant qu'il pouvait l'être. Il était connu dans le voisinage sous le nom du pauvre *gentleman* qui n'avait rien fait qui vaille dans sa jeunesse, quoiqu'il n'eût pas encore trente ans. Il causait par-